

Quatrième lettre circulaire de **Stéphane Charmillot**
Bluefields, le 30 octobre 2019

Un grand buenos dias, good morning, de la Côte Caraïbe du Nicaragua.
Une quatrième lettre circulaire pour vous informer du travail que je fais ici.
C'est également l'occasion de vous donner un aperçu de la région et de ses habitants.

Introduction

Beaucoup de choses se sont passées depuis que j'ai quitté le Nicaragua, en 2017. J'arrivais au terme d'un mandat de deux ans avec FADCANIC et Eirene Suisse et j'étais à la recherche de nouveaux défis professionnels.

Ma compagne nicaraguayenne, ses trois enfants Justin, Jahmike, Viddrel et moi avons commencé à chercher où nous établir. Nous sommes très attachés à notre Côte Caraïbe et l'option de venir nous installer en Suisse n'était pas forcément celle que nous voulions privilégier.

De plus, notre famille se préparait à accueillir un nouveau membre. Cela fût fait avec l'arrivée de notre fille Aimée qui est née début août de cette année.

Lorsque FADCANIC m'a proposé de revenir travailler avec eux, nous n'avons pas hésité très longtemps. Je remercie également Eirene Suisse de m'appuyer et de me donner l'opportunité pour ce nouveau projet de trois ans.

Le défi avec FADCANIC a changé. Il s'agit maintenant d'installer un laboratoire scolaire de sciences au Centre de Formation Technique en Environnement et Agroforesterie de Wawashang. La



Illustration 1 : Photo de famille Charmillot-Cash

préparation des cours de biologie, de chimie et de physique et la formation des enseignants font également partie du travail. La permaculture dans les forêts tropicales humides, ainsi que la mise en place d'un processus d'analyse de sol feront aussi partie de mes charges.

En parallèle, il faudra continuer à développer la mise en valeur de la production agricole du centre par sa transformation, sa conservation et sa commercialisation.

Pour rappel

Le Nicaragua est, après Haïti, le pays le plus pauvre d'Amérique. La Côte Caraïbe est la région la moins peuplée et la plus défavorisée du Nicaragua. Depuis avril 2018, de graves problèmes politiques et sociaux, n'ont fait qu'empirer la situation économique.

FADCANIC est une importante ONG nicaraguayenne présente presque exclusivement sur la Côte Caraïbe. Elle est particulièrement active dans la formation, la prévention de la violence et des drogues, l'égalité des genres, le respect des LGBT et donc, la recherche et l'enseignement en environnement et agroforesterie. FADCANIC gère également une réserve naturelle de 600 hectares située en territoire indigène.

Les élèves et les professeurs sont originaires d'ethnies aux cultures et aux langues très différentes. Ce sont 3 ethnies indigènes précolombiennes, 2 ethnies afro-descendantes, et les métisses espagnols qui travaillent et vivent ensemble. Cette expérience multiculturelle est unique au Nicaragua.

Ces adolescents bénéficient de bourses complètes qui incluent l'enseignement, la nourriture, les voyages au domicile trois fois par année, les habits et le nécessaire pour l'hygiène corporelle.

FADCANIC est financée principalement par des fonds de coopération ou des institutions étrangères, mais également par des entreprises nicaraguayennes qui prennent en charge une partie du matériel didactique, la formation des enseignants, ainsi que des stages en entreprise pour les élèves.



Illustration 2 : Carte du Nicaragua, et mes principaux lieux de travail, Bluefields et Wawashang

Le Centre de Formation de Wawashang

Le Centre de Formation Technique en Environnement et Agroforesterie de Wawashang est une propriété de 450 hectares, située en forêt tropicale humide à plus de 2 heures de bateau de la première route, du premier réseau électrique ou du premier réseau d'eau potable. C'est un internat ou cohabitent 180 élèves, de 13 à 25 ans et 25 professeurs. Des formations équivalentes à nos CFC suisses ainsi que des maturités professionnelles, sont proposées en agroforesterie, menuiserie, électricité et mécanique. Les élèves en provenance de toute la Côte Caraïbe du Nicaragua, viennent de familles particulièrement défavorisées et souvent de contrées très retirées. Il faut 3 jours de voyage pour que l'élève qui habite le plus loin du centre rejoigne sa famille.



Illustration 3 : L'équipe de football du Centre de Wawashang, ses entraîneurs et ses supporters se déplacent au village de Pueblo Nuevo pour une partie dominicale

Premier atelier, la fabrication de savon à l'huile de coco

Le premier atelier que je mets en place sera celui de fabrication de savons. La saponification est un processus visant à lier des molécules de graisse à de l'eau (hydrolyse d'acide gras). Pour ce faire, j'utilise de la soude caustique.

FADCANIC possède une propriété de 400 hectares de cultures dont plus de 200 hectares de noix de coco. Ces noix de coco sont principalement vendues brutes ou transformées en huile.

Transformer cette huile en savon lui donne une importante plus-value. J'utiliserai également l'huile usée de friture de la cantine scolaire pour faire le savon à destination de la vaisselle et de la lessive.



Illustration 4 : Premiers essais de fabrication de savons.

Avant de penser à sa commercialisation, les premiers utilisateurs seront les élèves eux-mêmes. Jusqu'à maintenant, FADCNIC leur donne un savon par mois. Ce sont 2000 savons de corps par année qui sont nécessaires pour leurs seuls besoins. A cela, s'ajoute le savon de lessive et le savon de vaisselle. C'est un pas de plus dans l'autoproduction du Centre Agroforestier de Wawashang.

C'est également un bon exercice pratique pour les cours de chimie des élèves. C'est un savoir-faire qu'ils pourront ramener dans leur famille et communauté. Les ingrédients proviennent de leur propre production et le processus de fabrication est simple. Le seul investissement est la soude caustique, que l'on trouve facilement et qui est bon marché.

Un défi important est l'acceptation de ce savon. Il faudra qu'il soit assez efficace et attrayant pour pouvoir concurrencer, dans l'esprit des jeunes, le savon industriel. Je dois tester le processus avec le matériel que j'ai à disposition et faire des calculs de rentabilité.

Pour l'instant, cinq compositions de savons sont testées : un savon de corps 100 % huile de noix coco, un savon main dégraissant à l'huile de coco (pour l'atelier de mécanique), les savons vaisselle et savons lessive sont réalisés avec l'huile de friture usée de la cantine. Plusieurs moules ont également été testés.



Illustration 5 : Première cueillette d'ylang-ylang, 847 grammes qui donneront au maximum 40 ml d'huile essentielle.

Travailler et vivre dans une forêt tropicale humide

Une forêt tropicale humide, c'est d'abord une végétation luxuriante. Partout où l'on fixe les yeux c'est grand, c'est haut et c'est vert. C'est ensuite de l'eau partout, des bourbiers, des flaques, des ruisseaux, des rivières, des lagon, des trombes d'eau quotidiennes et une humidité de l'air qui ne passe jamais en-dessous de 70%. En quatre mois de mesure, la température est tombée au plus bas à 25°C et a atteint 32 au plus haut, c'est très monotone. L'atmosphère est lourde, la peau est moite en permanence, de jour comme de nuit. Tout effort provoque une grande montée

de sueur. J'ai beaucoup de respect pour les travailleurs des champs et des constructions ou pour les cuisiniers pour qui, c'est alerte canicule tous les jours.

La jungle, c'est aussi des centaines d'yeux qui vous observent, la plus-part qu'on ne verra sans doute jamais. Mais d'autres attendent le moment propice, le moment d'inattention, un petit trou dans une moustiquaire ou un pantalon mal fermé, et là votre sang leur servira de petit déjeuner.



Illustration 6: Ce n'est ni le plus bruyant, ni le plus visible des voisins ... un paresseux dans son milieu naturel.

Pas facile de marcher dans la broussaille, de grimper aux cocotiers ou de se baigner dans la rivière quand on y a croisé le chemin d'un serpent multicolore le jour d'avant. C'est un endroit déconseillé aux paranoïaques, où il faut évoluer avec méfiance mais confiance. Toujours observer comment se comportent

les gens du lieu et toujours rester humble face à cette nature vertigineuse.

Passé le cap des premières phobies d'un jurassien en terre inconnue, c'est un plaisir de se sentir si proche de la nature, de faire partie d'un écosystème.

Les nuits sont particulières. Elles sont longues, de 6 heures du soir à 6 heures du matin. Si la lune n'est pas présente, c'est un ciel couvert d'étoiles qui vous accueille. La première agglomération est à des centaines de kilomètres, il n'y a aucune pollution lumineuse. La voie lactée y est particulièrement magnifique. Si le ciel est couvert, ce qui arrive souvent dans les tropiques humides, il fait nuit noire, on ne voit pas ses propres mains.



Illustration 7 : Un papillon grand comme deux mains qui m'a bien fait courir

Tous les sens entrent en action. On entend, les chants d'amours des grenouilles ou des criquets, le vol des chauves-souris, des moustiques et des papillons, les courses poursuites des prédateurs et les hurlements de désespoir d'une bête à l'agonie. C'est tout un monde qui naît, qui vit et qui meurt au même moment. Ce que j'apprécie en particulier, les cris rauques des singes hurleurs qui peuvent s'entendre à plusieurs kilomètres.

Se balader la nuit, c'est pour ma part faire le plus de bruit possible, surtout seul. Faire fuir tous les serpents et tout style de prédateurs qui se trouveraient sur mon chemin. C'est faire attention à chaque pas, écouter la moindre vibration, sentir sur ma peau le plus petit battement d'aile ou la

moindre patte de fourmi. Il y a un côté angoissant, mais aussi ce sentiment d'être en osmose avec son environnement. Ce privilège de vivre dans un des derniers endroits de la planète où la nature, la vraie, la sauvage, a encore quelque chose à dire.

J'adore ma vie dans la jungle.

Le bruit de jungle n'est interrompu que par les orages. Souvent de moins d'une heure, mais parfois de plusieurs jours. Plus personne ne bouge, les animaux se taisent. Ce sont des trombes d'eau qui tombent. Un déluge qui fait un bruit assourdissant. L'atmosphère se tempère à peine, même l'eau de pluie est chaude dans les forêts tropicales humides.

Road story

Dans ce pays ultra-centralisé, beaucoup de démarches administratives nécessitent de se rendre dans la capitale du Nicaragua. Afin d'inscrire ma fille au consulat suisse de Managua et pour recevoir mon visa *de cortesía*, qui me permet de travailler comme volontaire, nous nous sommes déplacés en famille à Managua.

Une fois les différentes démarches accomplies, je dois retourner au Centre de Formation de Wawashang où j'ai mon poste de travail principal. Pour cela, il faudra traverser le pays d'est en ouest, de la côte de l'océan Pacifique à la côte de l'océan Atlantique. Ce seront 380 kilomètres de route et 80 de hors-bord. Nous sommes quatre à voyager, ma compagne Dina, son plus jeune fils et notre fille de même pas deux mois.

Six bus par jour relie Managua à Bluefields capitale de Région Autonome du Caraïbe Sud. Nous nous rendons à la gare routière du marché le Maroyeo vers 8 heures du matin, espérant prendre le bus de 9 heures. Pas de chance, cette liaison est annulée, il faudra attendre la suivante qui ne part qu'à 11 heures. Nous prenons notre mal en patience et en profitons pour déjeuner sur place quelques excellents tacos d'une petite guinguette.

Enfin, le bus arrive les passagers installent leurs valises. Tout type de marchandise est amarré et bâché sur le toit. Comme souvent au Nicaragua, c'est un Blue Bird. Ces bus de ramassage scolaire américains jaunes, que l'on voit souvent dans les film hollywoodiens, assurera la liaison.



Illustration 8 : Chargement particulier pour ce bus à destination de Siuna, qui me donne encore plus sommeil

Après des années de service, ou plutôt de sévices, à déplacer de petite têtes blondes étasuniennes, ils viennent vivre une seconde vie dans ce pays d'Amérique centrale.

Au premier coup d'œil, on dirait de vieilles carcasses rouillées et on se demande bien comment il pourra assurer un voyage de plus de 8 heures. Mais il faut se méfier des apparences. Un bus Blue Bird, c'est des boulons de train marchandise, des rivets de porte-avions, de soudures de plate-forme pétrolière, un gros moteur inusable, quatre roues usées jusqu'à la corde, des freins qui sifflent et une sirène en guise de klaxon. C'est gros, c'est costaud, c'est économique à entretenir, ça consomme beaucoup d'huile, c'est américain.

Et c'est parti pour 8 heures de trajet, inclus deux arrêts pour manger. Nous ne sommes pas encore sortis de la gare routière que commencent les incessants va-et-vient des vendeurs ambulants. On trouve de tout dans un bus nicaraguayen : des chargeurs de téléphone portable, des gris-gris porte-bonheur, des compléments vitaminés ou des dragées contre les vers intestinaux. On trouve de tout, mais surtout de l'alimentation. Et il faut bien avouer que c'est bien agréable d'avoir des boissons fraîches ou une glace dans la chaleur et la moiteur ambiante. On est dans les tropiques, il fait chaud et dans un bus avec 50 personnes à son bord, le taux d'humidité ne descend que rarement en dessous des 99 %, même avec toutes les fenêtres ouvertes.

On sort à peine de la capitale, je vois déjà le chauffeur bailler, je me dis que je ferais mieux de regarder par la fenêtre ou de m'occuper des enfants. Et les dépassements s'enchainent, c'est une vraie course qui commence. Si vous voyagez dans ces contrées, surtout ne prenez pas les premiers sièges et surtout ne regardez pas la route devant vous. On comprend mieux l'utilité de tous ces porte-bonheurs et des prières écrites dans l'habitacle du chauffeur.

Nous continuons la traversée du pays, et malgré la longueur du trajet, on profite des paysages de montagnes et de forêts que nous traversons. La route est en bon état et même si le confort est sommaire, on n'en souffre pas trop. C'est également une visite culinaire, chaque région traversée ayant sa petite spécialité, par exemple les quesillos de San Tomas, petit sandwichs au fromage, aux oignons et à la crème, sont faits sous vos yeux et sont un vrai régal.

Enfin Bluefields est en vue. Mais suite à un accident qui empêche le passage du bus, nous descendons avec nos deux enfants quelques kilomètres avant la ville. On pense que cela ne va pas être facile de trouver un taxi en pleine cambrousse. Mais pas le temps d'y penser qu'un taxi s'arrête, c'est un ami du quartier de Fresh Hill où nous habitons. C'est lui qui nous avait amené à l'hôpital pour la naissance de notre petite un mois et demi auparavant. Il prend des nouvelles et nous explique qu'il prend un traitement médical car ses spermatozoïdes ne sont pas assez actifs, ça ne s'invente pas. Je ne vois pas ce que ce détail fait dans une lettre circulaire. Peut-être est-ce pour vérifier que sa lecture ne soit pas trop ennuyeuse et que quelqu'un est arrivé au bout.



Enfin à la maison de Bluefields, il nous aura fallu presque 9 heures de voyage et ce n'est pas fini.

Illustration 9 : Baie de Bluefields, départ à l'aube pour Wawashang.

Lendemain 4h30, le réveille sonne. Je me rends au port fluvial pour finir avec 80 kilomètres de bateau qui m'amèneront à mon lieu de travail, le Centre Agroforestier de Wawashang. Cela me fait penser que le trajet de Managua à Delémont est souvent plus rapide que celui de Managua

à Wawasang. Cela pour illustrer les graves difficultés de logistique que l'on peut avoir quand on travaille et vit dans une zone tellement excentrée géographiquement



Illustration 10 : Remonté de la rivière Wawashang.



Mon affectation, d'une durée de trois ans, ne serait pas possible sans soutien financier à EIRENE Suisse.

Il vous est possible de contribuer au financement de mon projet en adressant vos dons à :

Eirene Suisse
1200 Genève
CCP 23-5046-2
IBAN : CH93 0900 0000 2300 5046 2
Mention Stéphane / FADCANIC

**Plus d'informations sur
le travail d' EIRENE
Suisse et de FADCANIC
ici :**

www.eirenesuisse.ch

www.fadcanic.org.ni

Mail : steph.charmi@gmail.com
Skype : stephanecharmilot
Whats App : +41 77 474 32 14

